

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. J. TARDIF, agent, AU PALAIS DE JUSTICE.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an	\$1 00
Abonnement à l'Album Illustré, Littéraire et Scientifique, par an	\$1 00
Aux deux publications réunies, par an	\$2 00

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts.
Deuxième et suivantes, 15 cts.
Au-dessous par lignes, 10 cts. le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

Éducation.

Industrie.

Progrès.

DISCOURS

Sur les Généralités de l'Histoire Naturelle et sur la manière de l'étudier. Lu à la Société d'Histoire Naturelle de Montréal le 4 Mars, par le Dr. Papineau, membre S. H. N., etc.

(Suite et fin.)

20. Des faits fondamentaux de la science contemporaine, distribution et corrélation générales, liaison des êtres des trois règnes de la nature.

En suivant la marche des idées et de l'histoire, la véritable marche des progrès de l'esprit humain, nous avons constaté les phases de développement qui ont conduit l'Histoire Naturelle à sa perfection.

Au début, l'intelligence de l'homme est endormie dans l'ignorance absolue; les phénomènes de la nature en tourmentant ses sens l'éveillent. Il trouve dans tout ce qui l'entoure des rapports secrets avec son être qui l'attirent ou le repoussent. Il est ému par des sentiments contraires de curiosité et de crainte, de plaisir et de douleur. A chaque pas il rencontre des obstacles qui le séparent des objets, réels ou imaginaires; il en est averti ou il les franchit. Après des incertitudes sans nombre, il acquiert des notions précises de la réalité, et enfin son raisonnement se manifeste et son instinct est soumis à son intelligence. Il triomphe de la nature en respectant ses lois; la force de son intelligence domine la force de l'inertie.

Mais des êtres nouveaux attirent ses regards; semblables à lui, eux-ci combattent à armes égales. Hominé, mais aveugle sur les dangers qui l'attendent, l'imagination pleine d'illusions qui se fondent sur des succès passés, l'homme s'élançait dans cette autre carrière où des luttes bien plus terribles, bien plus sanglantes, vont accroître ses forces, en provoquant l'emploi de toutes ses facultés.

Il a fallu encore bien du temps et des tâtonnements pour que les plus éclairés d'entre quelques peuples de l'Asie et de la Grèce parvinssent à distinguer les rapports des connaissances que les sens peuvent transmettre à l'esprit. Le système d'investigation le plus prompt, le plus séduisant, mais faux, fut d'abord employé, et produisit ces résultats brillants et mensongers que nous avons retracés légèrement, et autant que les bornes de ce discours nous le permettaient.

A peine Aristote a-t-il découvert le système véritable que la barbarie étend ses ombres sur le monde.

Nous avons voulu faire ce tableau et l'orneur en quelque sorte des ombres que toutes les sciences projettent sur l'étude des phénomènes de la nature; nous venons de récapituler séparément la description des figures principales de cette étude. Sans nous inquiéter de laisser une lacune historique que nous comblerions un peu plus tard, nous allons désigner aux réflexions de nos auditeurs éclairés les bases de la science moderne, les sources des découvertes qui nous consolent de notre faiblesse et par lesquelles les travaux de l'homme sont équitablement récompensés.

Ce n'est pas seulement la métaphysique que l'on a séparée de l'Histoire Naturelle.

Dans ce grand chemin de vérité, qu'Aristote nous a montré, tant de gens ont couru, ils ont tant ramassé que les fragments contenus dans les creux de leurs mains formeraient, en les entassant, un monument colossal et dont l'œil ne pourrait mesurer la hauteur.

Ces matériaux serviraient en effet à construire le bel édifice de la science, si l'esprit humain était plus fort ou si l'on avait déjà tout appris. A défaut de cette double circonstance, il ne faut pas, comme des architectes paresseux, abandonner tout projet de construction, en craignant que l'ouvrage ne reste imparfait ou ne soit irrégulier dans quelques-unes de ses parties. Il est bon que chacun construise une porte, une fenêtre, ou même tout un pan de muraille, et quand on aura rapproché plusieurs de ces parties détachées on jugera du meilleur travail, du meilleur ouvrier. De temps à autre, au repos du soir, les vieillards viendront peser avec maturité les raisons des artistes et comparer les fruits d'une louable émulation. Ils donneront des conseils et la plupart s'empresseront de les écouter. On bâtit ainsi beaucoup de belles maisons en attendant le palais universel.

Ceci, messieurs, n'est pas une utopie, c'est ce qui a été réalisé. La physique ancienne a été fractionnée en vingt sciences secondaires, et par ainsi si les limites de chacune se resserraient, sa vérité et son utilité décroissent. L'astronomie contemple les astres; son œil est muni d'un instrument qui vient de lui offrir un autre architecte scientifique. Avec cette baguette magique il commande aux astres et ils s'approchent pour être mieux vus. Il calcule leurs formes, leurs courses régulières, leurs distances. Il nous dit combien chacun d'eux pèse, il prophétise que dans deux mille ans, à jour et à heure fixes, cet astre extraordinaire dont la longue traînée lumineuse paraît aux ignorants la queue d'un monstre, reviendra de nouveau, passera sur le télescope pour servir à résoudre plus d'une difficulté de l'observation des phénomènes célestes. Il

mesure et il compte le nombre de milliards de lieues qui séparent notre soleil d'un autre qu'on nomme Sirius ou Aldébaran; il nous dit en combien d'années la lumière qui en rayonne dans ce moment rencontrera des rayons de notre soleil dégagés simultanément. Un autre ouvrier enlève de l'air de l'intérieur d'un ballon de cristal; auparavant et après il suspend ce globe à une balance; il trouve que le vide ne pèse rien. Celui-ci est le physicien moderne.

Je ne veux pas m'oublier à vous décrire les découvertes de la géométrie appliquée, de la chimie que Lavoisier a inventée en nos jours, de la météorologie, etc.

Il s'agit maintenant de l'Histoire Naturelle proprement dite, portion de l'édifice des sciences dont il nous appartient particulièrement d'examiner les détails.

La plus superficielle observation des objets qui nous entourent suffit pour nous faire distinguer dans la nature trois sortes d'êtres.

Les uns qui se rapprochent de l'homme par leurs formes et leurs démarches, mangent, regardent, rient, se battent, fuient quand on les poursuit, sont sensibles à la douleur, sont agités de toutes les passions et de tous les instincts nécessaires à la jouissance et au soin de leur conservation.

D'autres sont immobiles. Ils ne paraissent ni jouir ni souffrir. Si on s'approche on peut les voir et les toucher sans qu'ils en soient émus. De l'endroit où ils sont retenus, ils élèvent à des hauteurs diverses et étalent des parties nombreuses qu'à certaines époques on voit changer, grandir et se diviser, se colorer variablement, fadit, tomber et pourrir sur la terre.

D'autres qui couvrent cette terre et qui sont confondus pour la former, peuvent s'en détacher par fragments, qui sont remarquables par leur immutabilité. Si aucune cause extérieure ne survient les déranger, on les reverra à la même place, selon la même disposition relative, sous les mêmes aspects, en toutes les saisons, après des intervalles de plusieurs années.

Ces trois ordres d'êtres ont de tous temps été reconnus par les naturalistes, et dans les progrès ultérieurs de l'Histoire Naturelle ont constitué trois grandes sciences, la Zoologie ou histoire des animaux, la Botanique ou histoire des végétaux, la Minéralogie ou histoire des minéraux.

Linnée a exprimé leurs rapports caractéristiques dans une seule phrase; *mineralia crescunt, vegetabilia crescunt et vivunt, animalia crescunt, vivunt et sentiunt*; les minéraux croissent, les végétaux croissent et vivent, les animaux croissent, vivent et sentent.

L'observation plus attentive et minutieuse du vivant approfondit ces phénomènes curieux, et encore trois divisions générales des sciences, des volumes entiers composés sur chacune ne suffisent pas pour embrasser la multitude des faits intéressants que le naturaliste étudie, suivant un ordre que nous allons maintenant exposer.

Les phénomènes que produisent à nos yeux les corps vivants, s'appellent des fonctions. Ces fonctions sont le résultat de l'action des diverses parties qui composent l'être qui les exécute; chacune de ces parties qui a une fonction bien distincte s'appelle un organe. Par exemple un animal qui court, fait exécuter à ses pattes la fonction du mouvement. Les os qui donnent aux pattes la solidité, les jointures qui permettent aux os de tourner les uns sur les autres, les chairs qui y sont attachées et qui en se raccourcissant les font mouvoir, voilà les organes que le naturaliste étudie dans l'acte fonctionnel du mouvement. Voir est la fonction de la vue et son organe est l'œil; parler est la fonction de la voix et son organe s'appelle le larynx.

Quelques nombreuses que soient les espèces animales, depuis le singe orang-outang ou l'homme-sauvage, jusqu'à la monade parcellaire de matière vivante s'agitant dans l'océan d'une goutte d'eau, toutes manifestent des phénomènes de fonction.

De ces fonctions, les unes sont relatives aux nécessités de la nutrition et de la conservation, pendant un temps limité, des individus; les autres ont pour but la propagation, la perpétuelle succession de ces individus dans chaque espèce.

Chez les animaux dont les fonctions sont les plus complexes, on conduit membranueux plusieurs fois replié sur lui-même s'étend dans toute la longueur du corps. Les matières qui doivent être introduites sont auparavant divisées mécaniquement et imbibées d'un liquide qui en mêle et confond les parties en une masse ductile et homogène. Des mouvements en sens divers, l'imprégnation par plusieurs liquides spéciaux font subir aux aliments des transformations importantes: il en résulte un liquide nourricier qui est enlevé des surfaces sur lesquelles il coule par des petits vaisseaux nombreux à leur origine, réunis après plusieurs trajets en un ou deux troncs communs, qui épanchent leur contenu dans un réceptacle commun à tous les liquides du corps. Le liquide nourricier est transporté après ce mélange dans des organes qui, quoique contenus à l'intérieur de l'animal, communiquent librement avec l'extérieur; il acquiert par le contact et la combinaison avec l'air, les qualités ultimes qui conviennent à ses usages. Enfin reçu dans un organe doué de la faculté de

se resserrer sur lui-même avec une grande force, il est poussé dans toutes les parties de l'animal, où il va entretenir le mouvement, le sentiment, la vie.

Dans des animaux moins parfaits on voit ces fonctions se modifier en perte, prendre une plus grande simplicité, l'animal être dépouillé graduellement de plusieurs des facultés qui sont multipliées et concentrées dans les animaux supérieurs.

Aux derniers degrés de l'animalité ces fonctions se résument dans la présence d'une ou de plusieurs cavités qui reçoivent des molécules alimentaires, les digèrent comme par une simple dissolution, et rejettent les résidus insolubles: ou bien cette unique cavité n'existe pas, l'imbibition de l'eau et l'adjonction de quelques molécules glutineuses, le déplacement de quelques autres ferment immédiatement la série des fonctions animales conservatrices de l'individu.

Les fonctions de reproduction tantôt confiées à deux êtres séparés ce qui constitue les sexes, tantôt confondues sur un même individu, tantôt simplifiées au point d'être presque indiscernables, révèlent au patient observateur une partie des plus profonds mystères de la nature.

Les végétaux ont comme les animaux des fonctions de nutrition et des fonctions de reproduction.

Les racines trouvent dans la terre les substances qui font croître et fructifier le chêne et le brin d'herbe. Des extrémités des radicelles qui pompent les sucs nourriciers jusqu'aux pointes des feuilles les plus élevées la sève monte et se disperse dans des canaux réguliers aux branches, aux rameaux, aux bourgeons, aux fleurs: elle subit comme le sang des animaux des modifications par le contact de l'air; au sein des organes elle dépose des molécules nutritives, reçoit les molécules usées et s'en débarrasse par toutes les surfaces libres; elle descend jusqu'aux extrémités radiculaires d'où elle était partie pour recommencer ce cycle ou expulser les derniers matériaux d'exécution.

Les fonctions de reproduction dans les plantes s'offrent à nos yeux sous des traits qui gagnent l'admiration. Les plus vives couleurs, les formes les plus gracieuses les plus délicates étaient leur splendeur autour des anthères et du pistil des plantes phanérogames. Des sporules des genres servent à propager les espèces de la cryptogamie.

Les minéraux ne se nourrissent ni ne se propagent; ils augmentent lentement par la disposition de molécules semblables qui se superposent aux anciennes sans les altérer; il faut admirer surtout dans les minéraux les lois de la cristallisation.

En étudiant les minéraux dans leurs agglomérations par grandes masses, on fonde une quatrième branche de l'histoire naturelle, la Géologie. Par les actions isolées, opposées, ou conjointes du feu et de l'eau, on explique la formation de la terre, la structure de son cœur, son histoire avant que l'homme l'habitât, celle de races entières d'animaux bizarres et gigantesques qui la peuplaient et dont les espèces ont disparues.

Dans les galeries minéralogiques du Jardin des Plantes (à Paris) on voit la statue de Cuvier qui tient en sa main le globe terrestre brisé et ouvert de toutes parts. C'est qu'il en est la main du génie peut contenir la terre, son regard pénétrant eut ouvrir ses profondeurs.

Que de grandes pensées la contemplation de la nature a fait naître dans le cerveau des hommes de génie! Que de merveilles découvertes les hautes inspirations et le travail ont produites!

Entre plusieurs nous choisissons une de celles qui prouvent le mieux les rapports intimes et généraux qui lient entre eux les êtres des trois règnes de la nature.

Des expériences physiologiques rigoureuses et répétées, des analyses chimiques qui ont occupé depuis plusieurs années les chimistes les plus habiles de France et d'Allemagne, démontrent que les plantes et les animaux pendant la vie comme après la mort peuvent être réduits, eu égard à leur composition essentielle à quatre substances abondamment répandues dans l'air, dans l'eau et dans la terre. Trois sont des gaz, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote. Le quatrième est le carbone qui, naturellement solide se rencontre aussi bien souvent à l'état d'acide carbonique sous forme de gaz. L'atmosphère en contient beaucoup: le sol dans lequel poussent des débris de végétaux en contient.

La plante qui pousse et se nourrit a besoin d'eau pour faire circuler sa sève; ses racines en absorbent dans la terre, elles s'assimilent avec cette eau de l'oxygène et de l'hydrogène dont elle est composée, elles absorbent du carbone pris à l'acide carbonique des débris des végétaux en décomposition, et si le sol contient aussi des débris d'animaux en putréfaction, elles absorbent de l'azote pris à l'ammoniaque, qui provient de la décomposition des matières animales. Dans l'air les feuilles absorbent le carbone de l'acide carbonique et dégagent de

l'hydrogène qui se combine avec l'oxygène de cet acide et forme de l'eau, absorbent de l'azote à l'air qui en tient par sa constitution et par la décomposition de l'ammoniaque qui se produit du sein de matières animales mortes. Combinés dans les différentes parties de la plante, dans le fruit, l'eau, le carbone, l'azote, ainsi absorbés se transforment en éléments immédiats des végétaux, gluten, amidon, sucre, etc.

L'animal trouve ses aliments tout formés dans le végétal; il rejette de l'acide carbonique et de l'ammoniaque par la respiration et par d'autres fonctions excrétoires. Il s'assimile l'oxygène et l'azote de l'air et des aliments.

Ainsi les plantes reçoivent de la terre et de l'air le carbone, l'azote dont elles ont besoin et rejettent l'oxygène et l'hydrogène. Les animaux prennent aux éléments végétaux et à l'air l'oxygène, l'hydrogène et renvoient à l'air ou plutôt aux plantes le carbone et l'azote.

L'eau, la terre et l'air sont les intermédiaires où se passent ces transmutations incessantes et éternelles des éléments, des êtres organiques et inorganiques.

Vous le sentez, messieurs, c'est l'énigme de l'Histoire Naturelle entière que le naturaliste et le chimiste nous révèlent dans cet unique problème. L'ensemble des opérations de la nature, les fonctions particulières de l'animal et de la plante, l'intelligence des liens qui unissent les phénomènes de la nutrition, de la circulation, des sécrétions, seront dévoilés lorsqu'on aura poussé l'application des données obtenues jusqu'à leurs dernières conséquences.

Il nous reste une ou deux questions, nous allons les examiner si vous le permettez, rapidement.

20. Des Méthodes ou manières d'étudier l'Histoire Naturelle.

Cette question, messieurs, a déjà acquis de l'importance à nos yeux par les réflexions que nous avons exprimées à l'occasion des travaux d'Aristote et du bon esprit selon lequel il les entreprit et les exécuta.

L'homme qui feuilleta tout livre que le hasard lui présente avec un égal intérêt ou qui après en avoir lu le titre croit en posséder la substance, qui voit entend et parle de tout avec frivolité sans ordre sans méthode dans ses pensées et dans ses discours, n'atteindra jamais à la perfection du savoir, restera victime des illusions d'une vaine imagination et d'une fausse science que Bacon appelle si bien des phantômes, phantasmata animi. L'homme que nous avons décrit dans l'état de nature, qui cède à des impressions fugaces qui l'entraînent et le repoussent en peu d'instants contradictoirement et avec une égale violence, n'est pas un savant ni un naturaliste. Ces titres ne peuvent se donner qu'à celui qui observe et réfléchit, qui distingue les rapports des choses, les rapproche et les compare pour les bien reconnaître, les distinguer nettement.

C'est là le but que nous indiquent les Méthodes en Histoire Naturelle.

Depuis Aristote jusqu'aux temps de la renaissance des lettres en Europe aucun auteur remarquable ou connu n'a écrit sur ce sujet. Théophraste le seul disciple illustre d'Aristote resta bien en arrière de son maître. Linné est remarquable par son défaut de méthode. Dioscoride à son exemple étudia les plantes plutôt selon l'usage qu'on en peut faire en médecine ou dans les arts que selon la manière du savant qui veut apprendre des lois et se rendre compte de tout.

Et les choses en restèrent là jusque vers l'époque des Galilée des Copernic des Kepler des Bacon. Celui-ci fut le législateur moderne des sciences.

Dans un temps où l'on n'étudiait que pour croire aveuglément tout ce qu'avait dit un auteur ancien, où l'on disputait non pour une vérité, mais pour un mot adopté par Aristote selon telle ou telle signification, Bacon s'éleva hautement contre cette maladie générale des esprits de ses contemporains et travailla toute sa vie à découvrir la meilleure méthode à employer dans la recherche de la vérité.

Il proclame hardiment qu'il faut renverser l'échafaudage scientifique élevé jusque-là, dont les apparences sont pompeuses et magnifiques, mais qui au lieu de faire servir l'esprit de l'homme à un bon usage et à l'emploi de toutes ses forces ne fait que l'illusionner et l'empêcher d'avoir le courage d'user de ses forces réellement et efficacement. Pour que l'esprit humain ne soit plus le jouet d'erreurs, il faut se servir d'une méthode logique nouvelle, il faut apprendre l'art de l'Interprétation de la Nature. Il faut au préalable critiquer les mauvaises méthodes déjà employées, critiquer l'incertitude des rapports de nos sens qui ne peuvent être recueillis que par des expériences bien faites et répétées, enfin se défaire des égarements de l'imagination qui comme un cheval fougueux et sans frein court toujours au-delà des bornes de la réalité dans le champ des suppositions.

Après qu'on se sera bien fixé l'esprit sur ce qu'il faut faire, ce serait peu d'en rester là, il faut entrer soi-même dans la bonne voie; rechercher avec une scrupuleuse attention les détails des faits manifestés spontanément dans la nature, comparer parallèlement les effets pro-

duits par les arts, décrire les uns et les autres avec soin et trait pour trait, reconnaître leurs qualités communes, en provoquer par des expériences bien dirigées, l'expression la plus simple, recommencer l'observation avec des préjugés qu'on aura extraits des résultats de premières expériences, arriver aux dernières conséquences, avec lenteur et en remontant des faits les plus simples jusqu'aux plus compréhensifs. Et qu'on le sache bien ces résultats des expériences ne s'obtiendront jamais par avance et d'imagination, mais après qu'on aura étudié de cette manière toute la nature. Enfin, Bacon nous dit en propres termes: "La troisième partie de mon ouvrage embrasse l'étude des phénomènes de l'univers, c'est-à-dire, les expériences de toutes sortes, une histoire naturelle en un mot qui puisse servir de base à la philosophie."

On a bien multiplié les expériences depuis le temps de Bacon, on a bien agrandi le domaine des connaissances; que pourrait-on ajouter à ces paroles si judicieuses et si bien justifiées par la postérité. Si ce n'est des acclamations de triomphe pour ce si beau succès, des cris de reconnaissance envers l'immortel Auteur de la Restauration des sciences.

C'est d'après ces grands principes que les nomenclatures et les classifications des diverses branches de l'Histoire Naturelle ont été établies depuis lors. Pour faire l'histoire des animaux on a pris des individus de toutes les espèces dans les pays et les climats les plus différents, on a étudié leurs organes un à un, on a considéré que les animaux qui se ressemblent le plus par les fonctions de leurs organes doivent être rangés dans la même classe, on a vu que certains de ces organes se présentaient dans chacun avec des différences remarquables, qui pouvaient servir à diviser des classes trop nombreuses en ordres, on a trouvé d'autres caractères communs pour subdiviser les ordres en genres, les genres en espèces, les espèces en variétés; et comme toutes ces observations se déduisent les unes des autres, elles s'expliquent et se complètent réciproquement et servent même à faire prévoir les découvertes qui sont encore à faire.

Ainsi en ont agi Cuvier, Jussieu, Boudant, pour chaque branche de l'Histoire Naturelle.

Les classifications de Linné et de Buffon ne présentent pas cette belle physiologie scientifique. Buffon classe les animaux selon leur degré d'utilité ou de servitude à l'égard de l'homme, il passe ensuite aux carnassiers, aux animaux sauvages non carnassiers, etc., divisions tout arbitraires et bien peu philosophiques puisqu'elles ne ressortent pas des qualités des objets que l'on étudie, qu'elles sont extrinsèques au sujet, relatives seulement à celui qui étudie. Pour les oiseaux Buffon fut forcé d'admettre l'échelle d'une classification, des divisions par genres. S'il eut entrepris l'histoire des végétaux il aurait accepté la nécessité d'adopter une classification, car c'est dans cette partie de l'Histoire Naturelle que la plus grande multiplicité des faits rend les divisions méthodiques indispensables.

Ces divisions méthodiques sont très nombreuses et diverses en histoire naturelle. Elles se distinguent d'une manière générale en Méthodes proprement dites, dans lesquelles toutes les parties et toutes les qualités essentielles des êtres fournissent des caractères de classification; en Systèmes, dans lesquels quelques-uns des organes ou des formes de l'animal ou de la plante ou du minéral servent à établir toutes les distinctions des espèces et des individus.

Il y a une grande distance des opinions de Buffon sur la nomenclature à celles de Lamarck, Cuvier, Geoffroy, St. Hilaire, des savans contemporains leurs élèves. Buffon s'élevait à peine jusqu'à l'idée des Systèmes, aujourd'hui on ne se contente plus aux Méthodes.

Gardons-nous pourtant d'être injustes, de dénier la grandeur intellectuelle de Buffon. Il ne pouvait à son début comprendre tout ce que l'analyse donnerait aux sciences de force et de secours pour assurer leurs progrès. Il les a haïes et admirablement préparées. A chaque génie sa tâche, à chaque siècle son œuvre.

Aujourd'hui l'Histoire Naturelle est si bien appréciée, si heureusement comprise et développée dans l'enseignement des écoles supérieures et dans des livres élémentaires précis et complets que l'étude de toutes les productions de la Nature est devenue facile, remplie d'agrément et de succès certain. Il ne faut qu'un peu de temps et de travail pour réussir. Il faut se souvenir de cette parole de Buffon; "le génie n'est qu'une longue patience." Lamarck pourtant a dit comme au contraire:

"Éincelle ravie au grand foyer des cieux."

Il est facile de concilier ces deux textes pour faire germer l'espérance dans le cœur de tous ceux qui voudraient étudier l'Histoire Naturelle. Si Buffon n'avait pas de génie, voyez ce qu'il a fait par le seul travail. S'il avait du génie voyez ce qu'il a fait de travail. D'uno ou d'autre part le travail est l'essentiel, le talent l'accessoire. Jusqu'à ce que l'on puisse se vanter d'avoir écrit un grand nombre de livres comme ceux de Buffon, d'avoir exécuté autant de grands travaux, on ne doit pas désespérer d'avoir du génie.

Je m'aperçois un peu tard que mon sujet était trop vaste pour la matière d'un seul discours ; il faut en finir avec des sentiments de gratitude pour mes bienveillants auditeurs.

Je dois encore un mot d'excuse et d'explication aux dames. Si ce discours a dû leur paraître très-long et très-familier, c'est qu'il s'étendait sur des questions purement savantes.

Il n'en est pas été de même si j'eusse pu, à la suite de Bernardin de St. Pierre, peindre les secrètes harmonies de la Nature, évoquer les mystérieux accords de poésie et d'amour qu'elle fait entendre à une oreille attentive et exercée. Tout est doux, paisible, enchanteur, dans la Nature : elle sourit comme une mère à ses enfants.

JOURNAL DES DAMES.

UN VOU.

Il est peu de personnes qui, au nom de Marché en France, ne se représentent un pays de dissolution et de misère. En effet, pour tout voyageur qui traverse les Ardennes par la route de poste de Bastogne à Namur, le paysage est triste, dénué d'imposantes plaines de bruyères succédant à des montagnes entièrement arides, ou sur les pentes croissent péniblement quelques bois de bouleaux et de chênes rabougrés, mais le plus souvent de rares genêts. Les vallées, construits avec les pierres grises des terrains arborescents, et couverts en chaume, sont d'un aspect sombre et pauvre ; pas une petite maison blanche qui repose la vue, pas un joli vallon dont la verdure annonce au loin une habitation humaine.

Mais toutes les parties des Ardennes ne sont pas aussi stériles ; on trouve souvent à peu de distance de la grande route, dans les petites vallées creusées par l'Ouche, la Lesse, la Sane, des sites pittoresques qui consistent à une tristesse par l'aridité ou la sévérité des paysages environnants. Les terres, arrosées par les eaux pluviales ou par la fonte des neiges qui abondent en hiver, sont arrosées par les accidents du terrain, et forment souvent un contraste même de ce pays désolé des espèces d'arbres dont la fraîche verdure, la végétation variée et vigoureuse peuvent rivaliser avec les plus riches parties du Northumberland ou de nos vallées Vosgiennes.

Un soir, vers la fin de septembre 1831, je revenais à cheval de Dinant à Marche, et le désir de contempler encore quelques-uns de ces gracieux paysages, au souvenir desquels se lie la plus heureuse époque de ma vie, m'avait fait prendre un chemin de traverse. En quittant le petit bourg de Rochefort, j'arrivais à un endroit où la voie bifurquait ; après quelques menues hésitations, je crus devoir prendre à droite ; mais au bout d'une heure, de marche, je m'aperçus en arrivant sur un plateau que j'étais égarée. Une grande plaine de bruyères s'étendait à ma gauche et se terminait par une forêt de bouleaux ; devant moi je n'avais qu'une montagne très-escarpée et sans la moindre trace de culture ou de chemin ; je risquais donc de passer la nuit à chercher le mien, quand j'aperçus à peu de distance de moi des femmes occupées à l'écobuage d'un champ de genêts ; je m'en approchai :

—Quelle est la distance d'ici à Marche ? dis-je à l'une d'elles.

—Il y a trois heures de chemin à pied, Monsieur ; mais vous ne savez y aller à cheval sans faire un détour très-long, et qui vous demanderait beaucoup plus de temps.

—Veuillez-vous alors m'indiquer l'auberge la plus rapprochée ?

—Une auberge ! Monsieur ; mon Dieu, qui serait assez fol pour établir une auberge dans notre endroit ! il n'y passe pas dix voyageurs par an ; mais ici près, vous trouverez un bon gîte chez le curé, qui se fera un plaisir de vous recevoir.

—Je n'oserais m'y présenter, je n'ai le connais pas.

—Alors, Monsieur, vous êtes donc étranger au pays, puisque vous ignorez que le curé de Flemalle est le plus hospitalier et le meilleur des hommes à cinquante lieues d'ici ? Eh bien ! je vais vous y conduire, car vous ne pouvez songer à regagner la route avant la nuit.

Je suivis la bonne femme, et bientôt, à l'extrémité de cette plaine, nous dominâmes un vallon assez étroit. Sur le revers d'une colline, on apercevait un hameau éclairé par les derniers rayons du soleil couchant ; les habitations, couvertes en chaume, étaient entourées d'arbres fruitiers qui formaient une touffe de verdure entre chacune d'elles, et un gros ruisseau, après avoir baigné les murs des derniers jardins, descendait rapidement et par cascades dans une prairie située au fond de la gorge. Sur la gauche se trouvait une église dont la flèche d'ancêtre ressortissait sur le fond de verdure sombre des vergers avec la cime de quelques peupliers italiens dont on avait entouré le cimetière. Non loin de ce triste lieu, on distinguait une maison un peu plus grande que les autres et d'un aspect tout à la fois modeste et coquet ; un grand jardin descendait en amphithéâtre depuis cette habitation jusqu'au ruisseau, qui formait alors

comme un petit lac ; les eaux étaient retenues par un digue naturel, et reflétaient l'ombre mourante de groupes d'aulnes et de frênes plantés sur ses bords.

Derrière l'habitation et entouré d'une belle haie d'épines s'étendait, comme une de ses dépendances, un vaste terrain de culture variée, au milieu duquel étaient plantés plusieurs groupes d'arbres verts dont les sommets dépassaient la crête de la montagne.

Les derniers reflets de lumière donnaient à ce charmant paysage une teinte mélancolique, assez semblable à celle des dessins à la Sepia, ou de ces charmantes gravures sur acier qu'on doit au talent des artistes anglais, et remplissaient l'âme d'émotions.

La soirée était calme comme le dernier jour d'une belle vie ; rien n'altérait la pureté de l'air et ces brèves brèves fumées qui s'élevaient en larges flocons, à travers le feuillage d'automne des vergers et quelques-uns des maisons du hameau.

—Voilà Flemalle, Monsieur, me dit la femme qui me guidait ; le presbytère est là à côté de l'église, converti en auberge ; passez ce petit pont, et dans quelques minutes vous serez à la porte d'une maison qui n'est jamais fermée aux voyageurs, et n'est aux malheureux. Bonsoir, Monsieur, je vais continuer à travailler.

Je descendis dans le vallon et je fus bientôt en face d'une barrière anglaise donnant entrée à l'habitation que j'avais déjà remarquée ; je traversai une jolie cour élégamment ornée de fleurs et d'arbustes, et ayant mis pied à terre je cherchai à qui parler, quand un domestique de cet homme m'indiqua, quoique vêtu d'une blouse, prit la bride de mon cheval et m'engagea à entrer dans la maison, tandis qu'il allait mettre mon cheval à l'écurie. Presqu'au même instant je vis paraître sur le perron un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie grave, mais douce et belle ; ses cheveux étaient gris et les rides qui sillonnaient son visage semblaient provenir de quelques longues souffrances morales ou physiques plutôt que de l'âge ; il portait l'habit ecclésiastique, et néanmoins il y avait dans sa tenue quelque chose de militaire qui frappait au premier abord ; il s'approcha de moi et m'accueillit avec cette aisance que donne une longue habitude du monde et surtout de la haute société.

Après de courtes explications sur le motif de ma visite et des excuses sur l'indiscretion qu'il y avait à me présenter chez lui sans en être connu, nous échangeâmes quelques politesses, puis il me fit entrer dans un parloir meublé avec une élégante simplicité.

Bientôt le domestique vint annoncer que le souper était servi ; nous passâmes dans une salle à manger d'une propreté toute hollandaise ainsi qu'il le convenait, dont le linge, l'argenterie et la vaisselle d'étain n'eussent point été déplacés sur le buffet du plus riche bourgeois de Harlem. Mon hôte s'excusa sur la simplicité de son ordinaire, comptant, dit-il, des produits du pays, et qui ont fait cependant envie à un habitué de Chevreuil ou du Cerf des étrangers. Nous vîmes, en effet, des graviers, du jambon de Bastogne, un plat de truites toutes fraîches et des gelées excellentes, auxquelles je fis honneur en voyageur fatigué, en les arrosant alternativement avec de la bière brune et du vin de la basse Moselle ; quant au bon curé, on lui servit deux œufs frais et quelques pommes de terre ; c'était un régime habituel dont il ne s'écartait jamais.

Pendant le repas, la conversation s'anima ; le curé avait beaucoup voyagé, était spirituel, instruit ; il s'exprimait avec facilité et un choix d'expressions qu'on ne rencontre que chez les hommes les plus distingués des hautes classes de la société, ce qui me surprenait dans l'humble position qu'il paraissait avoir choisie. Parfois mon hôte laissait échapper quelques phrases denotant une profonde tristesse et un grand dégoût du monde, mais sans annoncer de misanthropie ; il semblait regretter d'y avoir vécu, et cependant ne se plaignait jamais ni de la fortune ni des hommes, qu'il trouvait toujours moyen d'excuser quand je laissais échapper quelques paroles de mépris pour le siècle actuel. Une seule chose paraissait l'inquiéter vivement, c'était le soin et le bien-être du troupeau confié à sa direction depuis dix ans ; il parlait avec reconnaissance et sensibilité de l'attachement que lui portaient tous les habitants de Flemalle. « Mes paroissiens sont si bons pour moi, disait-il, qu'ils évitent le mal dans la crainte de m'ailliger. » J'appris de lui, en effet, plusieurs traits de dévouement qui prouvaient combien ces hommes gens aiment leur pasteur, et qui annonçaient une délicatesse de sentiment qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer au fond des Ardennes, chez des paysans en apparence si grossiers.

J'avais remarqué que, tout en me faisant les honneurs de sa table et en animant de son mieux la conversation, le curé jetait fréquemment les yeux sur la porte d'entrée de la cour avec un air inquiet ; évidemment il attendait quelqu'un, puisqu'un troisième convert était inoccupé. Je sus bientôt le motif de cette préoccupation ; le curé s'écria : « Boni soit Dieu ! le voilà ! » et au même instant un beau garçon de 13 à 14 ans entra dans la salle, et se jetant au cou du pasteur : « Pardon, mon bon ami, je suis sûr que vous étiez inquiet, mais nous avons fait une si belle classe ! quinze grives et vingt-deux gris. Oui, bon ami, vingt-deux gris, c'est le complément de la garniture de robe que je veux donner à ma sœur pour le bal de la Kermesse. — Assieds-toi, assieds-toi, jeune bon, dit le curé, tu dois avoir faim ; est-tu fatigué, n'as-tu pas trop chaud ? » et l'excellent homme s'épuisait en questions pleines d'intérêt et de tendresse. J'appris de lui que l'enfant était le fils d'un de ses amis, qu'il était chargé de son éducation, et que l'élève répondait parfaitement aux soins et au dévouement du maître.

Notre souper terminé, mon hôte m'engagea à prendre du repos et me conduisit au premier étage dans un appartement distribué de la manière la plus commode, orné avec beaucoup de goût et une connaissance parfaite des usages français. Après m'avoir installé, il me prit la main et me dit : « Monsieur le hasard vous a conduit au presbytère de Flemalle, permettez-moi d'espérer qu'un peu de bienveillance pour moi vous y retiendra quelques heures de plus. Votre cheval est fatigué, et c'est le cas de lui accorder ce que nous appelons, je veux dire ce qu'on appelle séjour, si l'étape ne vous paraît pas trop mauvaise. Je répondis affirmativement à cette proposition toute cordiale, car je me sentais attiré vers ce digne pasteur par une sorte de sympathie, à laquelle se joignait la curiosité de savoir ce qui avait déterminé un homme si supérieur, et chez lequel tout annonçait l'aisance, à s'enterrer vivant dans une pauvre succursale des Ardennes.

Le lendemain, je venais de me lever et j'examinais, avec un curieux intérêt, la bibliothèque d'élite dont mon hôte avait orné la pièce qui précédait ma chambre, lorsque je le vis entrer ; il s'enquit de mes fatigues et de ma santé avec une politesse pleine de cordialité, et m'offrit, avant le déjeuner, une promenade dans les dépendances du presbytère. Bientôt nous nous trouvâmes en pays de connaissance ; le curé de Flemalle avait séjourné à Paris et y voyait une société dans laquelle j'étais moi-même admis ; nous retrouvâmes des amis et des souvenirs communs, et ayant de rentrer dans la salle à manger nous étions en parfaite conformité de goûts, d'opinions de principes, et disposés à une égale réciprocité d'estime et d'affection. Je passai une journée délicieuse à Flemalle, et, vers le soir, je hasardai quelques questions sur les circonstances qui avaient amené une retraite si peu conforme aux relations, aux goûts, aux manières de mon hôte.

—Vous touchez là, monsieur, me dit-il, une corde toujours sensible ; la seule pensée du bonheur auquel j'ai renoncé pour me faire prêtre amoiti mon courage et me rejette dans un indigne accablement ; cependant vous savez tout, car ce que je connais de votre cœur vous fera prendre en pitié les douleurs du mien ; j'ai besoin d'ailleurs de les épancher quelquefois dans le sein d'un ami, et je crois que vous êtes devenu le mien ; enfin cette narration si pénible servira peut-être d'explication aux erreurs de ma jeunesse et aux défailances d'un courage qui devrait au contraire se rallier, s'exalter pour le service d'un Dieu plein de miséricorde. (G. de Lyon)

(A continuer.)

Nouvelles Etrangères.

Le départ de M. le comte de Chambord pour Venise a été retardé de plusieurs jours ; il a voulu rester auprès de son auguste tante, Mme. la comtesse de Marnes, qu'avait affectée très-vivement la nouvelle de la mort de Mme. la comtesse d'Estéshazy. Il n'a dû arriver à Venise qu'hier 15 janvier.

Quant à l'auguste fille de Louis XVI, la famille impériale d'Autriche l'a entourée des soins les plus affectueux, et dernièrement elle a redoublé d'efforts pour distraire un peu sa douleur. On a représenté à la cour de Vienne Don Nébustien de Portugal, et Mme. la comtesse de Marnes a été conduite par l'impératrice douairière dans la loge impériale, où l'auguste princesse a été l'objet du respectueux intérêt de l'assemblée.

C'est le 30 décembre que le prince héritaire de Lucques et sa gracieuse épouse, Louise-Marie-Thérèse de France, ont fait leur entrée à Lucques. Cette ville avait revêtu, pour cette occasion, ses habits de fête ; plusieurs arcs de triomphe s'élevaient sur le passage du cortège. Diverses mesures de bienfaisance avaient contribué à redoubler la joie populaire. Aussi toute la population était-elle sur pied ; le soir, il y a eu illumination générale, et le lendemain réception au palais ducal, où l'auguste belle-mère de la princesse française a pu se débarrasser du regret d'avoir été retenue à Lucques par son état de souffrance.

On dit qu'à Vienne, suivant une correspondance de la Gazette d'Augsbourg, le czar n'aurait pu moins gai qu'à Rome. Un personnage haut placé lui ayant demandé, avec émotion, quelle en était la cause, il a répondu : « Quand on a une fille au tombeau et une femme malade à Palerme, on a de justes motifs d'être triste. » Si cette réponse a été faite, elle prouverait que la santé de l'impératrice est moins satisfaisante qu'on ne le disait.

S. M. Nicolas a passé, le 3 janvier, à Cracovie. Le lendemain, le czar est arrivé à Varsovie, où il a passé quatre jours ; la ville était illuminée chaque soir. L'empereur est parti le 8 pour Saint-Petersbourg.

Vingt-cinq prisonniers de guerre, revenus, il y a quelque temps, du Caucase à Tiflis, ont annoncé que les montagnards en guerre contre les Russes recevaient des secours de la part d'hommes de tous les pays : Musulmans, Polonais, Italiens, Anglais, Français, qui leur fournissent des munitions, et font chez eux le service d'architectes, de chirurgiens, d'ingénieurs, quoiqu'ils ne prennent aucune part aux hostilités.

Deux officiers français doivent arriver bientôt à Constantinople sous les auspices de Reschid-Pacha, afin de remplir les fonctions de professeurs à l'école militaire.

Le gouvernement Danois vient d'envoyer une frégate dans l'Océan indien pour explorer l'Archipel de Nicobar, et y fonder un comptoir et une sorte de colonie qui serait peuplée de Chinois, vu la difficulté pour les Européens de s'y acclimater.

Voici ce que le Constitutionnel, cet ancien ennemi des courtisanes, publie sur le bal des Tuilleries :

Le bal donné hier aux Tuilleries a été des plus brillants et des plus animés ; on ne peut pas évaluer à moins de cinq mille le nombre des personnes qui y assistaient. Des huit heures et demie, les deux rangs de banquettes de la salle des Maréchaux et de la galerie qui précède étaient garnis de dames. D'autres encore s'étaient rangées sur l'un des côtés des galeries et des salons qui se dirigent vers le pavillon de Flore. Des tables de jeu étaient disposées dans la salle du trône et la pièce attenante. Deux orchestres ne cessaient de remplir les voûtes d'harmonie.

A neuf heures un quart, l'archet de Strauss a donné le signal du premier quadrille. LL. MM., entourées des princesses et de princesses de la famille royale, ont pris place sur des fauteuils dans la salle des maréchaux. Le roi portait l'ordre de la Jarretière. Les princes de Salerne s'étaient assis à la droite de la reine. Les ducs d'Anjou et de Montpensier, en uniforme de leur arme et de leur grade, figuraient dans le premier quadrille, ainsi que les princesses. On a remarqué l'absence de la duchesse d'Orléans qui, quoiqu'elle ait quitté le deuil, s'abstient encore de se montrer au bal.

Des ce moment les danses ont commencé et se sont succédées, sans interruption, jusqu'à une heure du matin. Les salons regorgèrent de monde ; à une heure, le défilé des voitures n'était pas achevé.

On sait que qu'il était à quelle bienveillance LL. MM. font les honneurs de leurs salons. Il y eut une liberté, une égalité qui charment tout ce qu'il y a d'étonnant. L'élevé de Saint-Cyr y conduisit le maréchal de France, et les plus grands noms du pays s'y trouvaient mêlés aux noms les plus humbles.

Cette année encore l'uniforme étranger abonda dans la foule ; peu de Russes, quelques Prussiens ou Hongrois, quelques Espagnols, mais des Anglais surtout, et même un Lionnais en costume. L'entree cordiale était simplement personnelle aux Tuilleries, et dans plus d'un angle de la salle des maréchaux on pouvait entendre en passant ce charmant babil, à l'usage des Anglais. L'orient avait aussi ses représentants dans les petits fils du roi d'Égypte ; enfin le Maroc a figuré en legs, dans la salle du banquet, sous les traits de l'ambassadeur Ben Achab et des personnes attachées à sa mission. La réunion avait ainsi tous les airs d'un congrès.

Comme d'habitude, le plus beau du moment de la fête a été celui où les dames se sont rendues dans la salle du théâtre, où le souper était servi. La reine s'est assise à l'une des tables, au bout de l'ellipse que forme la salle ; le roi est demeuré à l'autre extrémité, debout et s'adressant à une colonne, ayant à ses côtés le prince de Salerne. Neuf cents dames, étiquettes de piérettes et de parures, se sont assises devant des tables magnifiquement servies et sur lesquelles cent lustres répandaient des feux de lumière. C'était un spectacle vraiment magique, et les Orientaux qui y assistaient avant pu se croire transportés dans l'un de ces pays de féerie dont parlent les contes arabes. Sur un autre point, dans la dernière galerie du château, quarante autres tables avaient été servies, et plus de trois mille convives s'y sont assis successivement.

LL. MM. et la famille royale se sont retirées après le banquet. Il était alors plus de deux heures. Les danses ont repris ensuite et ont duré jusqu'à quatre heures du matin.

Tous les ministres n'étaient pas présents à ce bal. Du moins n'en avons-nous aperçu que trois, M. du Salvaud, M. Duchêne et M. Cunin-Gréaule. M. et Mme Thiers ont parcouru les salons et se sont retirés vers une heure du matin.

Les Tuilleries auront, à ce qu'on assure, plusieurs fêtes du même genre dans le cours de cet hiver. Celle d'hier est un brillant prélude.

Dans les premiers jours de ce mois, des troubles assez graves ont eu lieu sur la frontière austro-bavaroise, à l'occasion du blé qu'on exportait en Bavière. La population s'est rué sur les voitures, on a mitraillé les conducteurs et on les a retenus de force. En même temps, des bandes surprenantes les magasins des entrepreneurs et les pillaient.

Le gouvernement autrichien, instruit de ces désordres, a expédié sur ce point de la frontière un escadron de cavalerie, et le gouvernement bavarois, de son côté, y a envoyé un détachement de gendarmes pour faire respecter son territoire.

Il paraît que la principauté d'Anhalt-Coethen éprouve de grands embarras financiers. Son gouvernement a suspendu ses paiements ; cela est d'autant plus grave que le caissier de l'état recevait depuis longues années le dépôt, moyennant intérêt, des fonds appartenant aux particuliers, ce qui donne à l'insolvabilité de ce petit état le caractère et les inconvénients qui s'attachent à la déconfiture d'un établissement de banque ou d'une caisse d'épargne.

On écrit d'Odessa, 2 janvier : « Nous avons des nouvelles de l'Angarock de six jours. Il s'est passé quelque chose d'inattendu dans le Daghestan. Les Russes auraient subi un échec. Il est certain que le gouverneur-général Woronow s'est porté en toute hâte vers le théâtre de la guerre ; divers généraux ont été nommés à St. Petersburg. Un conseil de guerre se tiendra dans cette capitale après le retour de l'empereur. »

Les journaux anglais évaluent à quatre-vingt-dix le nombre des navires naufragés dans la Manche par suite des derniers ouragans, et à cent le nombre des marins ou passagers qui ont péri.

Une très vive polémique s'est élevée entre les journaux anglais au sujet de la préférence à donner, pour le transport de la malle de l'Inde à la voie de Trieste sur celle de Marseille. Le Times a fait les frais de l'expérience tentée en octobre dernier par M. Waghorn, qui, efficacement secondé par le gouvernement autrichien, a accompli le trajet de Bombay à Londres en 29 1/2 jours. M. Baldwin, propriétaire du Standard et du Morning Herald, a demandé au gouvernement français une même protection que le Times avait obtenue de l'Autriche. Un bâtiment à vapeur a été mis à la disposition de M. Baldwin pour exécuter le trajet direct entre Marseille et Alexandrie. L'épreuve a été conclutive. Malgré la mauvaise saison, le trajet de Bombay à Londres a été accompli en 27 jours au lieu de 29 1/2. Dans la belle saison le courrier arrivera en 25 jours, non pas avec une simple dépêche, comme celle dont s'était chargé M. Waghorn, mais avec la malle toute entière. Le Times prétend maintenant que la véritable route est par Venise, non

par Trieste. Libre à lui de faire ce nouvel essai. Nous pouvons affirmer, dès à présent, que la France ne perdra pas l'important transit que l'Allemagne voudrait lui disputer. On doit, toutefois, remercier M. Waghorn de sa tentative, qui a forcé notre gouvernement à secouer son apathie habituelle. La communication avec l'Inde est désormais abrégée de deux jours.

Il paraît, dit un journal, que c'est durant le séjour que la famille royale doit faire à Neuilly aux mois de mai et de juin que la reine d'Angleterre viendra visiter de nouveau la France. De grands travaux de restauration s'exécutent à Neuilly. De là la jeune reine viendra à Paris, et elle se rendra à Versailles, où de grands fêtes lui seront offertes.

D'après les dernières nouvelles de Vernet-Bains, la santé d'Ibrahim-Pacha continue de subir une notable amélioration.

On lit dans un journal :

L'instruction publique va être organisée dans l'Afrique française au moyen de la création à Alger d'une académie semblable à celles qui existent dans plusieurs dans plusieurs grandes villes de France ; tous les établissements d'instruction publique dépendent de cette académie qui dépendra elle-même de l'Université. M. le ministre de l'instruction publique a eu avec son collègue de la guerre plusieurs conférences relatives à ce projet, qui sera présenté aux chambres dans la session.

Éruption de l'Hécla.—D'après les nouvelles d'Islande, l'éruption volcanique de l'Hécla, qui avait cessé momentanément, a recommencé le 28 et le 29 octobre avec une violence telle que la fumée montait à 1,200 brasses de hauteur ; des éruptions considérables paraissent sur le versant de la montagne et les cendres couvraient tout le pays à l'entour. Au moment où partait le navire qui a rapporté ces nouvelles à Copenhague, le volcan le plus élevé de l'Islande, le Reifjelsjökkel, commença à lancer des flammes et de la cendre.

L'essai du système mixte en navigation transatlantique (la vapeur auxiliaire de la voile) n'a pas de succès. Le navire américain Massachusetts arrivé de New-York à Liverpool a eu vingt jours de traversée ; il a été dévancé par tous les paquebots ordinaires à voiles, partis à la même époque pour Liverpool comme pour le Havre, et il a mis presque le double du temps du paquebot à vapeur Andria, pour le même parcours.

Ce même bâtiment, à son dernier voyage à New-York, n'a pas tenu convenablement la mer et il a été, comme le Great-Britain, jeté sur les bancs de Nantucket.

VARIÉTÉS.

Une filoteuse d'un genre tout à fait neuf a été commise ces jours derniers à Baygères. Le Memorial d'Ala raconte ainsi :

« Une jeune femme que son mari avait laissée depuis peu veuve et légitime universelle de sa succession, ayant à liquider le passif de cette succession, s'est présentée chez le créancier d'une somme d'environ 200 francs ; elle a réclamé la lettre de créance et fait brûler deux piles d'écus enveloppés dans du papier. Elle a déployé ces piles, et a, comme par miracle, laissé tomber sur le pavé deux ou trois écus qui ont parfaitement retenti. Le créancier, confiant dans ce son argent, n'a pas voulu donner à la dame la peine de déployer davantage ses rouleaux, et les jugeant à leur hauteur, il les a reçus dans un tiroir de son bureau et a rendu le titre. Quelques jours plus tard, ayant eu à employer cette rentrée, le créancier a puise dans sa caisse, il a déployé les majestueux rouleaux ; mais, sauf les deux ou trois pièces qui avaient résonné sur le pavé, il n'a trouvé que des écus fabriqués chez le confiseur avec cette pâte et ce vernis argenté que vous connaissez. On appelle cela vol au boudon. Plainte a été portée et la justice instruit. »

Une statue de reine.—On lit dans un journal de Londres : « La statue de marbre de la reine Victoria, par Louth, a été fixée sur le piédestal qui avait été préparé dans le local de la bourse ; le piédestal, de six pieds de hauteur, est en belle pierre de Portland ; la statue de la reine, taillée dans le marbre de Carare le plus pur, a 9 pieds 2 pouces de hauteur. Sa Majesté a la tête ceinte du diadème. De la main droite, elle tient le sceptre, et de la gauche le globe. La ressemblance est frappante ; elle est en robe dont la queue est portée par le bras gauche. Sa toilette est en partie couverte d'hermine. Sa Majesté portait les ordres de St. George et du Dragon. La cérémonie de l'inauguration aura lieu mardi prochain, jour anniversaire de l'ouverture de la bourse par la reine. »

Les presses françaises ont imprimé en 1845, savoir : Ouvrages écrits en toutes langues, mortes et vivantes, 6,521 ; estampes, gravures, lithographies, 1,103 ; ouvrages de musique, 192 ; plans topographiques et cartes, 101. Total, 8,520 ouvrages.

UN TOUR DE FACTION.

(Historique.)

Quelques jeunes gens qui revenaient de souper assez tard, se séparèrent l'autre nuit, à deux heures du matin, et deux d'entre eux s'amusèrent à pourchasser à coup de canne les rats qui trottaient sur le boulevard. Ils en tuèrent un, deux, trois, quatre. Au quatrième, l'un d'eux leur parut un peu fade et ils allaient quitter le

champ de bataille, lorsqu'ils avisèrent un factionnaire posté à quelques pas, sous un réverbère, et qui avait paru prendre un vil plaisir à contempler cette razzia bien faite pour lui donner une idée du jeu de la guerre.

Les deux vainqueurs ramassant leurs morts et vont trouver le factionnaire. C'était une bonne figure de villageois récemment incorporé au bataillon.

«Troupier, dit un des jeunes gens, voilà quatre rats que nous vous apportons.»

«Qu'étaient vous voulez que j'en fasse ? dit le troupier avec cot accent qui n'appartient qu'au maréchal Soult.»

«Es-tu bien sûr que ce ne soit pas le maréchal-ministre en personne ? dit un des deux amis.»

«Ca se pourrait bien, dit l'autre ; on assure que le maréchal, à l'exemple du calife Arroun, prend quelquefois des déguisements la nuit, pour inspecter l'état militaire de la capitale.»

«Nous allons voir. Vous savez, troupier, que l'autorité donne une prime de vingt sous par chaque tête de rat qu'on lui apporte. Voilà quatre rats ; c'est quatre francs que vous nous devez.»

«Quatre francs ! répéta le factionnaire. Prist ! quatre francs. Ca ne me regarde pas ; passez au large.»

«Décidément, c'est le maréchal Soult ; c'est prouvé par sa noble indignation lorsqu'on lui demande de l'argent.»

«Il de s'agit pas de passer au large, reprit l'autre. Les lois sont là. L'autorité s'est engagée à payer un franc par rat, à bureau ouvert. Or, comme à cette heure, vous êtes la seule autorité éveillée, et par conséquent la seule qui ait son bureau ouvert, on ne peut s'adresser qu'à vous. Le règlement est formel.»

Cette argument parut faire impression sur le factionnaire qui eut l'air de réfléchir profondément.

«Voyons, est-ce que vous ne connaissez pas les lois de votre pays ?»

«Dam ! répondit le soldat, ces quatre francs ne sont pas sur la consigne.»

«Il ignore les lois de son pays ! J'étais bien sûr que c'était le maréchal.»

«Tenez, troupier, ce qui vous gêne peut-être, c'est de n'avoir pas les quatre francs sur vous, mais il y a moyen de s'arranger. Nous allons vous laisser les rats dans votre guérite et vous nous donnerez un reçu pour que nous puissions toucher la somme demain à la mairie.»

Le factionnaire accepte l'arrangement. On va se placer directement sous le réverbère, un des jeunes gens attrache une feuille de son calepin et le factionnaire écrit au crayon sur un chapeau qu'on lui présente pour servir de table : «Reçu de deux bourgeois quatre rats du boulevard au état de décès. Signé RIPPENNE, fusilier, en faction.»

Les deux amis font semblant de s'éloigner avec le reçu, mais bientôt revenant sur leurs pas :

«Tenez, troupier, nous ne tenons pas aux quatre francs et nous vous les laissons pour boire à notre santé. Reprenez le reçu et gardez les rats, vous irez demain vous faire payer à la mairie.»

«Ah ! bien ! s'écrie le factionnaire, merci ; voilà ce qui s'appelle de bons enfants !

«Un moment et attention à la consigne ! Si vous laissez les rats dans la guérite et que le sergent les aperçoive quand il viendra relever la faction, il vous flanquera à la salle de police, comme ayant négligé la garde pour courir après les menus animaux.»

«Crist ! c'est vrai ; où donc que je pourrais bien les mettre ?»

«Dans vos poches, parbleu !

«Tiens, c'est idée ?»

Les deux jeunes gens aidèrent le factionnaire à introduire dans les poches de sa capote les quatre rats qui étaient énormes. Maintenant est-ce réellement le maréchal Soult ou bien un simple pioupou qui a été victime de cette mauvaise plaisanterie ? La voix publique désigne le maréchal et l'on attend à ce sujet les explications du *Messenger*.

Ce qui nous porterait à croire que l'acteur est le maréchal Soult, c'est que dès le lendemain, autrement dit hier, une verte semonce a été administrée par leur ministre respectif aux deux jeunes gens dont l'un est auditeur au conseil d'état et l'autre attaché d'ambassade.

(Charivari.)

jours avant la navigation, c'est infiniment mal choisir son temps, surtout dans un pays comme celui-ci, où un grand nombre de représentants sont engagés dans de grandes entreprises commerciales et industrielles, qui exigent à cette époque tous leurs soins et leur attention. Mais on s'occupe peu de cela dans une colonie ; le parlement n'est pas assemblé au temps le plus opportun et convenable pour la grande majorité du pays et surtout pour transiger les affaires ; il est assemblé quand ça convient aux serviteurs (responsables) de ce bon peuple, toujours si maltraité.

Savez-vous qu'il y a au fond de tout cela beaucoup de tactique ministérielle ; assembler le parlement à la dernière heure, quand on sait que la plupart des membres ont chez eux de grandes et pressantes affaires ; c'est gagner la moitié de la bataille. Aussi on admire l'habileté déployée par le ministre en fait de tactique et de stratégie, cette tactique surtout, qui consiste à faire tout tomber sous le jeu de la responsabilité ministérielle, qui consiste, comme chacun sait, à jouer par dessus jambes.

Le printemps si favorable aux amants, l'est très peu aux affaires publiques ; tandis que le ciel se colore des teintes les plus riantes, que les prés et les bois revêtent leur gracieux manteau de verdure, on en fait voir des gris aux pauvres gouvernés. Tandis que la nature entière s'épanouit, la figure populaire a lieu de se renfroquer.

L'ouverture des chambres législatives, se fera cette année, avec tout l'éclat accoutumé, par son Excellence lord CARNEGIE, qui appelle de la frontière les troupes des capitaines Jones, Sweeney et Ermainger, les dragons légers de la Reine, pour lui former une escorte splendide.

L'administrateur dit sans doute à la chambre : messieurs, « je vous ai réuni à un époque peu favorable aux affaires parlementaires, car c'est l'époque la plus importante pour vos affaires personnelles, nous vous retiendrons que peu de temps ; vous savez sans doute que la responsabilité ministérielle est reconnue et consacrée par la constitution. Le fonctionnement, de ce grand principe de théorie administrative, a été dans la pratique une satisfaction générale. Le cabinet est soutenu par la grande majorité du pays ; la société canadienne est dans un état de calme, de bonheur, et de prospérité qui appelle les beaux jours des Craigs, des Dalhousie et des Sydenham, etc., etc. La nation s'avance ; j'espère que vous pourriez aux affaires les plus pressantes avant de prendre congé de moi et de mes conseillers.»

Ainsi dans nos conjectures sur les travaux de la prochaine session, on a lieu de croire qu'ils seront de peu de durée.

Quant on se rappelle la dernière session, on ne peut pas dire que nos députés soient trop zélés à la bergerie ; c'est là leur moindre défaut. Il semble que pour un grand nombre, la charge honorable et importante de représentant du peuple est une sinécure, une affaire de forme. Ils ont bien l'air de venir seulement pour faire nombre, ou plutôt pour compléter les personnages mentionnés dans le programme comme les gardes et les soldats au théâtre.

Il en est d'autres qui sont d'une inexactitude impardonnable ; avez-vous une grande mesure sur le tapis, dont la discussion achève, vous regardez en vain de tous côtés, quand arrive le moment de voter, pour le membre de tel ou tel comité ; non est intrusus. Nous craignons beaucoup pour ceux là à cette époque du doux printemps ; si le peu d'ardeur législative qui leur reste était emporté par le souffle des zéphirs ?

Tout le monde à Montréal comme ailleurs regrette que le parlement ne soit pas réuni durant les longues soirées d'hiver. Aujourd'hui que les oiseaux vont commencer leurs concerts, il sera beaucoup plus agréable d'ouïr le chant de la fauvette et du rossignol que d'entendre gazouiller Jimmy Johnston ou le président du conseil.

Les lances parlementaires seront désertées pour les banes de monnaie et de verdure, et vous verrez que le député lui-même tournera au Tityre et au Mélibée ; alors les affaires publiques iront se promener. Quo voulez-vous, c'est une observation faite bien souvent et prouvée juste. A mesure que le soleil s'échauffe, le zèle législatif descend de plusieurs degrés au-dessous de zéro.

En attendant que l'on puisse voir jusqu'où il ira, Montréal se laisse aller depuis quelques jours à une allégresse toute printannière, à l'épanouissement de la joie la plus complète, en sentant l'air doux et frais, les réchauffants rayons du soleil, en voyant la tiède température d'avril et de mai qui nous vient au beau milieu de mars ; c'est un agréable changement, une diversion tout-à-fait heureuse à notre ciel sombre et triste, ongoûlé et nébuleux de l'hiver. La neige et la glace, vous pouvez croire, se laissent aller à l'influence du soleil.

Nous ne voulons pas vous raconter une vieille histoire et remettre sous vos yeux le tableau de nos rues, au commencement du printemps ; c'est toujours, comme, devant une malpropreté inévitable, l'eau et le fumier à profusion.

Il est à craindre que le nettoyage de la ville soit remis à quinzaine, vu que les troubles survenus dans nos affaires municipales, les ont arrêtés pour quelques temps ; alors on commencera à nettoyer les rues, justement à temps pour être trop tard.

Le désordre et la perturbation causés par les dernières élections, s'accroissent encore jusqu'à ce jour, par des émeutes, des coups de bâtons, des coups de pieds et de poings ; et des orgies politiques pour boire aux triumphes des deux maîtres in paribus infidelium.

C'est aujourd'hui que M. MILLS s'adresse à la Cour du Banc de la Reine, pour lui soumettre la fameuse question de la mairie, et les derniers procédés du conseil de ville. Il y aura en cour autant de coups de plumes et de paroles, qu'il y a eu de coups de poings dans la rue ; juges, greffiers, avocats, tout le monde en aura. Les gens de justice pourront de plus en plus apprécier les lacunes de cette charmante loi d'incorporation, à laquelle il faut supposer beaucoup d'intention, si vous voulez y comprendre quelque chose, car elle en exprime bien peu pour son propre éclaircissement. Quelle pâture pour MM. les avocats, que ces deux candidats à la mairie, également bien pourvus d'écus ou présentant devant les tribunaux, pour se disputer les plus grands honneurs de la cité ! Heureusement que ce ne sera pas la ville qui paiera les frais, à moins que dans l'interprétation de la loi on trouve moyen de faire entrer cette nouvelle considération.

A ce sujet quelqu'un disait ; c'est vrai, les lois sont faites ici pour MM. les avocats, mettez n'importe quelle loi à exécution, ça finit toujours par un procès. Vous vous trompez, reprit un autre, depuis quelque temps, on fait les lois pour les médecins autant que pour les avocats ; elles sont tellement embrouillées que tout l'effet qui en arrive, c'est un désordre complet, accompagné de batailles, de meurtres, de bras et de jambes cassés. Vous voyez que les médecins en retirent bien quelque avantage.

A propos de médecins, la ville est dans un état

d'alarme et de consternation depuis la publication du fameux tarif. Sont-ils sérieux, se demandait avec anxiété, les gens qui se rencontrent ? C'est impossible. Il n'y a plus moyen d'être malade. Le pauvre qui examine est intéressant document pour voir de suite combien peu d'assistance médicale il peut attendre pour un petit écu ; surtout gardez-vous d'être malade la nuit, car à mesure que le jour baisse, le tarif augmente ; depuis huit heures du soir jusqu'à 10 heures du matin, vous payez double, c'est la charge. Vous avez donc grand tort d'avoir la colique la nuit. Cinq piastres pour le riche et trois piastres pour le pauvre à payer, après 10 heures du soir ! Dieu aide les pauvres !!!

Si vous êtes mourant, qu'il vous faille l'avis de plusieurs médecins, c'est 25s. pour chaque médecin consultant.

Si le médecin sort de la ville il vaut deux fois et trois fois plus cher, c'est-à-dire qu'il est impayable. Quant aux opérations, c'est épuisant ; se marier avec un tarif comme celui-là devant les yeux, c'est avoir perdu la tête ; c'est assez pour arrêter l'accroissement de la population. Y songez vous ? cinq louis pour un cas ordinaire ! un de ces cas, sans doute, qui arrive dans bien des familles, tous les douze mois ; c'est à effrayer le plus déterminé célibataire. Pour les opérations capitales il ne faut pas en parler, il faut un grand capital pour y penser.

Somme toute, ce tarif est exorbitant, et n'aurait jamais dû être publié ; c'est l'opinion générale ; mais autre chose est de demander des prix aussi élevés et autre chose est de les obtenir. MM. les médecins doivent s'apercevoir de cela, dans la pratique.

Aujourd'hui a lieu la célébration de la fête patronale des enfants de la verte Erin ; les rues sont parées de drapeaux et de bannières ; les boutiques ont adopté les couleurs nationales de l'Irlande, et toutes les croisées sont remplies de marchandises vertes. La grande messe a été chantée avec toute la pompe accoutumée et la procession qui défile dans nos rues est immense ; au moment où nous écrivons ces lignes nous entendons au loin les acclamations frémissantes de la foule et le son de la musique ; la fête se termine par un grand dîner en soir chez Raeco.

Nous n'avons aucune nouvelle des Etats-Unis, aux dernières dates, la discussion au sujet de l'Orégon se continuait. La maille d'Europe du 4 mars est attendue vers le 22, dimanche.

L..... 7 mars 1846.

M. l'Editeur,

La législature devant durant cette session s'occuper d'un bill de médecine, il m'a paru utile de jeter un coup-d'œil rétrospectif sur ce sujet, et de préliminaire à l'examen des principales questions qui devront être agitées.

Si la médecine est une science extrêmement vaste, si son domaine embrasse des parties nombreuses, si les connaissances dont elle se compose, se lient, s'enchaînent et se subordonnent, l'éleve qui ne destine à cette étude ne devrait-il pas avoir une éducation des plus soignées ?

Cette question n'a-t-elle pas pour but tout l'avenir des générations médicales, et à ce titre ne mérite-t-elle pas toute la sollicitude de nos législateurs ?

Ce n'est qu'avec des connaissances préliminaires que l'étudiant doit interpréter et bien comprendre les dogmes de la médecine, car il importe à la société, ainsi qu'à la science de ne point confier à des mains inhabiles les armes dangereuses de la thérapeutique.

Avec cette condition, il n'y aurait que ceux qui se sentent dignes et capables qui demanderaient à entrer dans ce sanctuaire. Mais me dira-t-on qu'il faut rendre cette carrière accessible à tous, au fils de l'artisan comme à celui du riche.... Certainement, je partage cet avis.... mais il faudrait que l'un comme l'autre donnassent des garanties à l'art par de bonnes études préparatoires ; nous ne verions pas admettre, à la profession des gens qui, comme l'en voit aujourd'hui un si grand nombre, l'abaissent par leur grande ignorance et leur incapacité et déprécient l'homme instruit par un vil et effronté charlatanisme.

Le moyen d'y remédier devrait être un examen préliminaire par un bureau spécial qui accorderait à l'éleve un cert fient d'étude. Ce jury devrait être mixte, c'est-à-dire composé des membres et des facultés médicales. Dès lors rien ne serait laissé à l'arbitraire. Une fois l'éleve admis il faudrait préciser l'ordre des études. Les diverses branches de l'étude médicale sont tellement étendues et complexes que trop long, toutes personnes devraient être assujetties à ce laps de temps. Les examens au lieu de se faire en un seul devraient être divisés en cinq examens annuels.

Le premier serait l'anatomie et la physiologie, base de la science. 2me, Pathologie interne et externe. 3me, Chimie, matière médicale, médecine légale, et hygiène. 4me, art obstétrique, médecine opératoire. 5me, Clinique interne et externe,—toxicologie.

Ce mode d'examen donnerait les garanties de l'éducation médicale de l'éleve. Aujourd'hui un élève se présente, il est examiné une demi heure, une heure, ou à certains pas le temps de parcourir chacune des matières, cependant il est admis, ne sachant le plus souvent faire une saignée, réduire une luxation, faire une ligature d'artère, opérer le débridement d'une hernie, porter enfin un secours énergique et rapide dans un moment d'urgence. Souvent ce jeune médecin n'a aucune connaissance pratique, il n'a jamais vu un cadavre, il n'a jamais vu opérer, il connaît ses livres. Non seulement l'étude médicale devrait être académique, mais encore pratique, les écoles devraient créer des chaires d'applications, car l'application est le but final et suprême des études médicales. Je rapporterais un trait. J'avais amené avec moi un jeune médecin venir un malade, il ne put diagnostiquer un cas d'apoplexie, il n'avait jamais vu un malade, point de clinique, il savait pourtant ses livres, livre donc votre vie à de telles mains. Les élèves devraient être admis gratis aux hôpitaux et des professeurs appointés par commission à cet effet.

N'est-il pas temps de sortir de notre apathie lorsque nous voyons la faculté de Paris, ce foyer des sciences médicales ne pas trouver suffisantes les garanties de leurs examens, leur mode d'enseignement, l'éducation préliminaire et médicale des élèves ; il vient de s'établir dans la capitale de la France un congrès médical où tous les médecins ont été appelés à donner leurs avis sur la réforme. N'est-il pas temps pour nous d'en agir ainsi. Tous devraient être unanimes à demander à notre législature une loi sage et protectrice.

Nous tirons du *Courrier des Etats-Unis* les renseignements suivants sur Paris.

Les aqueducs souterrains qui circulent sous Paris, forment une longueur de 29 pieds et demi.

Près de cinq cent mille pieds de tuyaux dirigent de l'eau dans tous les quartiers : ils alimentent 120 fontaines publiques, 15 fontaines marchandes et 1600 bornes-fontaines.

Cent cinquante lieues de tuyaux distribuent le gaz pour l'éclairage.

Les voitures de toute espèce, pour le transport des personnes, à l'usage du public, ou des particuliers, s'élèvent au nombre de 28,520.

Les voitures pour le transport des choses à 32,321. Ce qui forme un total de 60,841 voitures de toute espèce.

En donnant à chaque voiture une longueur moyenne de 13 pieds environ, 60,000 voitures formeraient une chaîne de 75 lieues.

Six chemins de fer servent aux mouvements extérieurs des habitants de cette ville. Le septième sera bientôt achevé, et le huitième vient d'être adjugé. Il est encore question d'un chemin de fer qui ferait le tour de la ville, et d'un autre, mais souterrain, qui toucherait successivement aux quatre points cardinaux de Paris.

Les fortifications consistent en une muraille continue, entourée de fossés et de bastions, elle couvre une circonférence de 14 lieues ; 16 Titans en pierre et en bronze et seize forteresses.

(Aurore.)

M. l'Editeur,

Un nombre de spéculateurs s'occupent maintenant du projet d'exploiter les mines de cuivre qui se trouvent au nord du lac Supérieur, qui d'après des renseignements sur l'exactitude de quels on croit pouvoir compter, peuvent, à raison de leur abondance devenir une source de grandes richesses. Parmi ceux qui se présentent pour obtenir la permission de les travailler, le nombre des canadiens, comme de coutume, est fort exigü, source de réflexions dont celles qui suivent me paraissent dignes de l'attention publique.

La principale raison c'est que la Minéralogie n'est presque pas connue dans notre pays quoiqu'on cultive cette science dans presque tous les collèges ailleurs qu'ici, lacune qu'on doit signaler pour engager ceux qui dirigent nos établissements d'éducation à porter remède à cet espèce d'abus.

Il y a déjà longtemps qu'à la sollicitation d'un de nos concitoyens qui sentait l'importance de cette science, un des professeurs du Collège de Montréal a trouvé le moyen de faire importer dans la Province une excellente collection de Minéraux du choix du célèbre Hany.

Si je ne me trompe on n'en a pas fait usage encore. Je crois que les professeurs du Collège de St. Hyacinthe ont fait des tentatives heureuses pour introduire dans leur maison ce genre d'enseignement. Le leur souhaite cette constance qui même au succès qu'ils méritent d'ailleurs et qu'ils obtiennent, sous tant d'autres rapports. J'ignore si l'on s'occupe de cet objet dans nos autres établissements d'éducation comme la chose serait désirable.

(Aurore.)

BUREAU DU SECRÉTAIRE.
Montréal, 14 février 1846.

Il a plû à Son Excellence l'Administrateur du gouvernement de faire les nominations suivantes :
Maxime Crépeau, gentilhomme, pour être notaire public, dans et pour cette partie du Canada et devant le Bas-Canada.
Norbert Gauthier, gentilhomme, pour être do, dans do.

NAISSANCES.

En cette ville, le 9 du courant, la dame de M. C. E. Leblanc, a mis au monde un fils.

En cette ville, le 15, la dame de Joseph Baby, écuyer, a mis au monde une fille.

MARIAGES.

En cette ville, à la Chapelle St. George, le 11, Charles Robert Petwell, écuyer, avocat, à Dile. Mathilde Farr, tous deux de cette ville.

DÉCÈS.

En cette ville, le 14, après une longue maladie, Dr. Wm. Macalder, âgé de 33 ans, et universellement regretté de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître.

—Le Dr. Macalder était pour ainsi dire le fondateur de l'hospice de la maternité à Montréal, institution charitable à laquelle il sacrifiait presque tout son temps. Sa perte sera vivement sentie.

En cette cité, le 15 du courant, à l'âge de onze mois et sept jours, Charles Joseph Théophile, enfant de Charles C. Spénard, écuyer, notaire.

Nous annonçons la mort de Bonaventure PANET, écuyer, représentant du comté de Leinster. Il est décédé à l'Assomption le douze de ce mois, à l'âge de quatre-vingt un ans.

ANNONCES.

MEDICAL HALL.
Rue Notre-Dame.
L'E. Soussigné offre à vendre, 4000 lb. de Graïne de Tréde, du Nord, de la meilleure qualité. 1500 lb. de Graïne de Tréde de Hawdon. 100 minots de Graïne de Mill saasée, d'une qualité supérieure.

—Aussi—
Un assortiment de GLAINES NOUVELLES de Jardin.
A. URQUHART.
13 mars.

RÉSIDENCE TRÈS DESIRABLE
BOUCHERVILLE.
L'E. Soussigné a reçu ordre de vendre à son Bureau, VENDREDI, le 3 AVRIL, LE COTTAGE ET SES DÉPENDANCES.

situé en face du St. Laurent, Propriété de A. DELISLE, Ec., avec le TERRAIN y attaché, ayant 85 pieds de pouces de front, sur 302 pieds de profondeur, dans le nord le plus central et le plus convenable du village de Boucherville.
Des steamboats vogagent alternativement entre cette place et la ville, —et comme elle est à peu de distance de la ville, des familles qui désirent jouir d'un air pur, de scènes agréables, trouveront là la résidence la plus désirable.
Les conditions de paiement sont aléces, et la propriété est exempté de toute dette. Pour les plans et les termes du paiement,
S'adresser à
JOHN LEEMING, Encaisseur.
Montréal, 17 Mars, 1846.

A LOUER.

UNE GRANDE MAISON de HUIT LOGEMENTS, avoisinant le terrain récemment acheté par le Gouvernement, situé au haut de la Rue de la Visitation. Cette Maison est très bien adaptée pour une MAISON de PENSION ou MAGASIN d'Epicerie, ou les grands travaux qui seraient faits dans les environs, dans le cours de l'été prochain.
—Aussi—
Une MAISON neuve, de 4 logements, rue Barré, faubourg St. Joseph, avec une grande Cour et Dépendances. Possession immédiatement.

—Aussi—
Une superbe MAISON en pierre de taille à 3 étages, de deux logements, très bien achevée et très convenable pour deux familles très respectables, située à deux minutes du marché neuf, sur le Champ de Mars.

—Aussi—
Trois MAISONS en Briques, à deux étages, de six logements, formant le coin Ouest du carré Papineau, nouvellement finies, avec un magasin et de belles dépendances, etc. ; prix 230.
S'adresser à
H. LIONAIS, Rue Notre-Dame, Montréal, 17 Mars, 1846.

JARDIN BOTANIQUE DE GUILBAULT,
Rue Coré No. 14.

ON trouvera constamment à cet ETABLISSEMENT, PLUSIEURS MILLIERS DE PLANTES RARES, de toutes espèces. Cette collection est la plus considérable présente à l'Amérique. On invite le public à la venir visiter afin de pouvoir juger de l'étendue de cette collection.
On ne paye rien pour voir. Rue Coré, derrière la Banque de Montréal.
Montréal, 17 mars, 1845.

La Banque de Montréal.

RAPPORT du montant moyen du Passif et de l'Actif de la Banque de la Cité depuis le 1er Septembre 1845, jusqu'au 1er Mars 1846.

Table with columns for 'ACTIF' and 'PASSIF' showing financial data for the Bank of Montreal from Sept 1845 to March 1846. The table lists various assets and liabilities in dollars and cents.

Table with columns for 'NAISSANCES', 'MARIAGES', and 'DÉCÈS' showing birth, marriage, and death records for Montreal from Sept 1845 to Feb 1846. It includes names of individuals and their parents.

LEÇONS DE DROIT.
LES personnes désirant assister au COURS qui sera donné par W. BADGLEY, Ec., sont priés de laisser leurs noms chez M. Wood, au bureau des Banques, qu'en qu'on désire commencer le Cours-MEN-CREDI prochain.
Les lectures seront données au Palais de Justice de cette ville.
Pour les conditions, etc. s'adresser à M. Wood. S'inscrire seulement après avoir pris lecture.
Montréal, 12 Mars, 1846.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 17 MARS, 1846.

Histoire de la Semaine.

Eufin nous y voilà, et nous la tenons cette semaine si impatientement attendue, l'objet de tous les vœux du monde politique, du monde commercial, du monde industriel, du monde de la ville et des campagnes, du tout le monde enfin. C'est vendredi à deux heures P. M., que s'ouvrent à deux bataillons, les grandes portes du parlement, pour recevoir la représentation populaire, qui représente le bon peuple de cette province, comme nous représentons le grand Mogol ; c'est-à-dire, pas du tout. C'est vendredi que les membres du cabinet vont commencer à jouer quelques scènes de la comédie constitutionnelle, commencée durant la dernière session, au grand amusement du peuple de la capitale, qui, ne sachant que faire de son temps à la saison morte, s'y portera en foule, pour voir cette farce impayable que l'on appelle la responsabilité ministérielle, et qui après tout n'est autre chose, que « de la montarde après dîner. »
Nos députés, nos braves et aimables représentants commencent à arriver en ville. Ils se plaignent, avec raison, de la saison peu favorable que l'on a choisie pour les réunir ; assembler le parlement quand les affaires vont commencer, quelques

